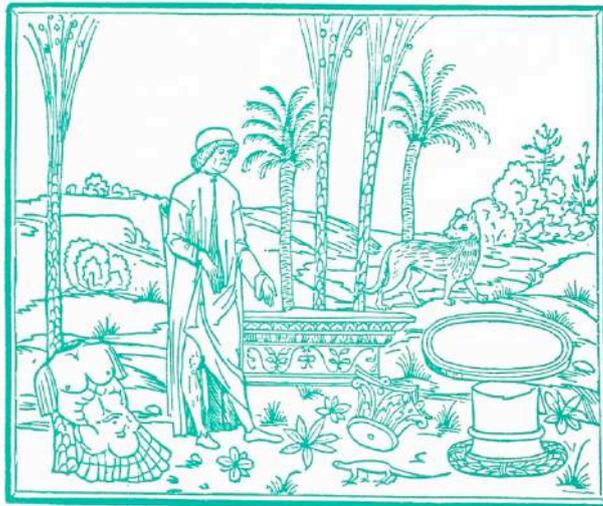


Méditerranées

*Permanences
de l'Antiquité ?*



Revue de l'association Méditerranées

N° 1

1994

L'antiquité dans le Prince de Machiavel

« **Q**uiconque écrit, en haut d'une page blanche, le nom de Machiavel, ne peut se défendre d'une sorte d'angoisse » disait Raymond Aron¹. Machiavel a été si lu et si commenté² que tout semble bien avoir été dit à son sujet. Certes, personne ne s'est intéressé à la place tenue par l'antiquité dans *Le Prince*, mais beaucoup ont évoqué l'antiquité dans l'œuvre du secrétaire florentin. Durant toute la Renaissance italienne, les humanistes en appellent à l'antiquité, romaine principalement, pour fonder leur théorie politique³. La structure même de leurs œuvres suit de grands modèles, telle l'*Ethique à Nicomaque* d'Aristote ou le *De Officiis* de Cicéron⁴. Machiavel étant leur héritier direct⁵, il rédige une dédicace à Laurent de

¹ In «*Machiavel et Marx*», conférence faite à l'Institut Culturel italien, cité par Jean-François Duvernoy «*Pour connaître Machiavel*» Paris, Bordas, 1986 (éd. revue et corrigée), p. 186.

² La bibliographie de Silvia Ruffo Fiore, «*Niccolo Machiavelli. An annotated Bibliography of Modern Criticism and Scholarship*» (New-York, Westport - London, Greenwood Press, 1990) comporte huit cent dix pages et ne couvre que la période 1935-1988.

³ Felix Gilbert, in «*Niccolo Machiavelli e la vita culturale del suo tempo*» (Bologna, Il Mulino, 1969 - 2e éd.), écrit : «*gli umanisti... si servivano... esclusivamente dal mondo antico, e specialmente della storia romana : tutta la loro teorizzazione politica era modellata sull'antichità*», p. 122.

⁴ *Idem*, p. 124.

⁵ «*E si puo dire che i famosi capitoli del Principe, nei quali Machiavelli indagava le qualità di un principe fortunato e nei quali si staccava della moralità convenzionale, non erano*

Médicis⁶ qui se présente comme une imitation du *Discours à Nicoclès* d'Isocrate, le plus connu des miroirs au prince de l'antiquité⁷. Mais Machiavel va plus loin que les humanistes ; il leur reproche d'avoir cantonné l'imitation de l'antiquité au terrain théorique⁸. Pour lui, les modèles fournis par la culture gréco-latine et biblique⁹ peuvent alimenter un principe d'action politique : c'est pourquoi il est erroné de dire que si Machiavel utilise l'antiquité dans les *Discours sur la Première Décade de Tite-Live*, il emprunte à l'histoire contemporaine dans *Le Prince*¹⁰. Il cite évidemment les événements de son époque, puisque son but est de ne pas rester théorique ; il lui appartient par conséquent de dénoncer les erreurs présentes ou récentes, à la lumière des leçons tirées de l'histoire ancienne.

C'est précisément parce qu'il ne veut pas faire œuvre théorique, mais parce qu'il se propose au contraire de fournir un manuel de gouvernement, que Machiavel écrit en langue vernaculaire et non pas en latin¹¹. Il traduit en quasi règles les grands modèles auxquels il se réfère, tout comme les artistes ses contemporains recréent des formes antiques pour insuffler un esprit nouveau¹². On peut donc dire que, déjà au temps de Machiavel, l'antiquité agit sur les consciences par les lectures et par l'environnement monumental ; le phénomène se reproduira quelques siècles plus tard lorsque le législateur révolutionnaire français transposera en termes

altro che il tentativo di portarre all'estrema conseguenza logica il problema, apparso per la prima volta nelle opere degli umanisti.» Ibid. loc., p. 125-126.

6 Duc d'Urbino, petit-fils de Laurent le Magnifique et neveu du pape Léon X. Dans sa dédicace, Machiavel l'appelle «magnificum Laurentium Medicem».

7 F. Gilbert, *op. cit.*, p. 141.

8 «L'errore degli umanisti era stato per il Machiavelli di non aver responsabilmente mirato a tradurre nella realtà politica la lezione tramandata dagli antichi, di aver limitato l'imitazione al territorio della retorica, delle arti, della speculazione «Mario Santoro» *Fortuna, ragione e prudenza nella civiltà letteraria del Cinquecento*, Napoli, ed. Liguori, 1967, p. 198.

9 Cf. *infra*, p. 29-30.

10 Tel est l'argumentaire de F. Gilbert dans «L'Arte della guerra» in «Machiavelli e il suo tempo», fort à propos réfuté par M. Santoro, *op. cit.*, p. 206, n.2.

11 V. à ce sujet les remarques stylistiques de Franco Gaeta : «Machiavelli storico» in «Machiavelli nel V centenario della nascita», Bologna, Massimiliano Boni ed., 1973, p. 151.

12 «Così la sua mente si disponeva ad imitare gli esempi dei principi antichi : come Alessandro Magno aveva imitato Achille e Cesare aveva imitato Alessandro : come gli eccellenti scultori del suo tempo imitavano i torsi classici, i cavalli dei Dioscuri, le antiche armature formicolanti di regni.» Pietro CITATI : «I due principi di Machiavelli» in «Machiavelli nel V centenario...», *op. cit.*, p. 64.

politique
ses lectu
M
nous le
Prince s
la relati
bien des
le grec
œuvres
reçu d'A
de gouv
Aristote
œuvre d
manière
représei
du pou
Anciens
Machia
préalab
politiqu
convicti
proposé

13 V. les
des in
14 D'apr
ed. H
e qui
15 «Mac
modè
la na
com
ou p
«Plat
Aquil
16 Clau
17 Cou
Univ
Docu
18 J.-P.
cit. I
19 «Mac
how
refer
Myst

politiques et juridiques «de néo-classicisme à la mode qui a imprégné sa vue, ses lectures»¹³.

Machiavel puise dans la culture commune de son temps. Comme nous le remarquons plus haut, Cicéron tout d'abord (certains chapitres du Prince sont très directement inspirés par l'écrivain latin)¹⁴, Aristote ensuite. La relation que le secrétaire florentin entretient avec le Stagirite a suscité bien des polémiques : on s'est demandé en premier lieu si Machiavel savait le grec – fausse question dans la mesure où les traductions latines des œuvres d'Aristote pullulaient – ; on a fait remarquer que Machiavel avait reçu d'Aristote sa science des trois formes pures et des trois formes dérivées de gouvernement ; mais on a dit aussi que si Machiavel avait bien assimilé Aristote, il ne l'avait pas pris pour modèle¹⁵. En effet, Machiavel ne fait pas œuvre de philosophe mais de précepteur : il relate des faits exemplaires de manière didactique. Peut-on pour autant avancer que «la démagogie qui représentait pour les Anciens (Platon et Aristote par exemple) une pathologie du pouvoir devient ici la condition même de son exercice¹⁶» ? Chez les Anciens, la démagogie est une forme pathologique de la démocratie ; Machiavel ne parle pas de démocratie. Il est dès lors gênant (sauf volonté préalable de déconsidérer l'auteur) de mêler ces deux niveaux de réalité politique. Machiavel connaît aussi Polybe¹⁷, mais il souscrit moins à ses convictions (v. la place assignée à la fortune, par exemple)¹⁸ qu'aux modèles proposés par le Grec ami des Scipions (ainsi de Hiéron de Syracuse)¹⁹.

¹³ V. les développements de Romuald Szramkiewicz, in : R. Szramkiewicz, Jacques Bouineau «*Histoire des Institutions, 1750-1914*», Paris, Litec, 1992 (2e éd.), p. 106.

¹⁴ D'après Germano Sasso : «*Machiavelli e gli antichi e altri saggi*» (Milano-Napoli, Riccardo Ricciardi ed., 1988, T. II), «... come il Principe dimostra (capitolo XVIII), certo gli era noto il De Officiis (I, 8, 26) e qui egli avrà letto il duro giudizio formulato sulla tirannide di Cesare.», p. 449.

¹⁵ «Machiavel a sûrement lu Aristote, il l'a assimilé, il s'en est nourri, il ne l'a pas pris pour modèle. Son œuvre ne ressemble pas plus à celle d'Aristote que nous ne ressemblons à la nourriture qui nous soutient... Ce serait perdre sa peine que de tenter, par un commentaire érudit, de résorber certains aspects du machiavélisme et de l'aristotélisme, ou pis : ce serait se fourvoyer.» Bernard Guillemin : «Machiavel, lecteur d'Aristote» in «*Platon et Aristote à la Renaissance : XVIème colloque international de Tours*», ed. Pierre Aquilone, Paris, Vrin, 1976, p. 171.

¹⁶ Claude Rousseau «*Le Prince. Machiavel*», Paris, Hatier, profil d'une œuvre, 1973, p. 54.

¹⁷ Contra, v. Paul Larivaille «*Le discours et l'évolution de la pensée politique de Machiavel*» Université Paris X - Nanterre, Centre de recherches de langue et littérature italiennes, Document de travail et préparations numéro 11, 1977, fasc. 5-10, dactyl., p. 84.

¹⁸ J.-F. Duvernoy démontre que Machiavel se rapproche plus de Caton que de Polybe (*op. cit.*, p. 125, n. 19).

¹⁹ «Machiavelli almost certainly used Polybius in Il Principe... I have been able to find, however, no other possible source for the observation on Hiero in chapter 13. The reference is to Polybius I, 9. » J.H. Hester : «*Seyssel, Machiavelli and Polybius VI : The Mystery of the Missing Translation*» in *Studies in the Renaissance* 3, 1956, p. 76.

Platon²⁰, qui lui permet, au début du chapitre VI²¹ de montrer la nécessité d'un chef, Epicure²², Tacite²³, Plutarque²⁴, Xénophon²⁵, Tite-Live²⁶, Justin²⁷, Virgile²⁸...

En fait tous ces auteurs ont «nourri» Machiavel mais n'apparaissent pas en tant que tels sous sa plume dans *Le Prince*²⁹. Ce n'est pas leur influence que nous chercherons à déterminer, mais la portée des 166 exemples tirés de l'histoire ancienne dont Machiavel parsème son texte. Ces références à l'antiquité sont d'inégale valeur : ainsi au chapitre III, Machiavel écrit : «Dans les provinces dont ils s'emparèrent, les Romains se conformèrent à ces règles... Je ne veux prendre pour exemple que la Grèce, Les Romains y appuyèrent les Achéens et les Etoiliens, affaiblirent le royaume des Macédoniens, chassèrent Antiochus : et jamais l'alliance des Achéens ni des Etoiliens n'amena Rome à permettre une extension de leurs domaines ; les arguments de Philippe ne lui valurent jamais l'amitié de Rome, ne le protégèrent aucunement de ses coups ; elle ne toléra jamais qu'Antiochus, malgré les forces dont il disposait gardât un pied en Grèce. Rome...» Dans cet extrait, on recense quinze renvois à l'antiquité, qui doivent en fait être comptés pour huit (la Grèce est répétée deux fois, comme Achéens, Etoiliens, Romains et Antiochus, Rome trois fois) : on dira que Machiavel renvoie ici à : Romains, Grèce, Achéens, Etoiliens,

²⁰ G. Sasso (op. cit., p. 444) rapproche le ch. V du Prince de La République (565 E - 566 A).

²¹ A rapprocher de La République (369 B-C) et des Lois (715 B-C) d'après Emile Namer : «Machiavel et l'humanisme politique» in «*Macchiavelli nel V centenario...*», op. cit., p. 180.

²² Pour J.-F. Duvernoy «bien plus qu'Aristote, c'est donc d'Epicure que Machiavel prend le relais philosophique», op. cit., p. 75.

²³ Giuseppe Toffanin : «*Macchiavelli e il Tacitismo*», (Napoli, Guida ed., 1972 - 2a ed.) rapproche le ch. XXV du Prince des Annales (VI, 22) et le ch. VII du Prince du quinzième livre des Annales. Il est de plus certain que la «sentenza degli uomini savi» visée à la fin du ch. XIII du Prince est en fait une citation de Tacite (Annales XIII, 19), faite de mémoire.

²⁴ Alexander H. Krappé : «*Quelques sources grecques de N. Machiavel*» (Paris, Leroux, s. d., 7 p.) établit un parallèle entre le Prince XV et XVIII et les Préceptes Politiques de Plutarque (IV).

²⁵ Léo Strauss («*Macchiavelli's intention : The Prince*» in *American Political Science Review* 51, 1957) présente Xénophon «as the author of the classic 'Mirror of Princes' (p. 16) et souligne que l'éducation de Cyrus par Xénophon (Le Prince, ch. XIV) «is the only authority he refers to as setting forth a complete moral code for a prince» (p. 17).

²⁶ Le Prince, ch. XXI et XXVI.

²⁷ *Idem*, ch. VI.

²⁸ *Idem*, ch. XVII.

²⁹ Machiavel cite de mémoire, sans préciser sa source, exception faite pour Xénophon et Virgile.

Macédo
concept
ces ex
raisonn
intellect
Prince e
une ph
contien
compte
Considé
temps (à XIV)
phénom
pouvoir
part de
dévelop
ne doit
«réalist
confère
politiqu
une re
dernier
politiqu
valeur
conqué
constr
Machi
connu
laquell
marqu
d'instr
l'Italie

30 A l'i
des
31 Op.
32 l'ère
33 «The
Cyr
p. 1

Macédoniens, Antiochus, Rome, Philippe³⁰. Mais en fait, seuls trois concepts sont importants : Rome/Romain, Grèce, Macédoine. Puisque tous ces exemples ne sont pas équivalents, nous ne bâtons pas notre raisonnement sur des données quantitatives, mais sur la logique intellectuelle induite par le recours à l'antiquité. Léo Strauss³¹ divise *Le Prince* en quatre parties³² et dans chacune il note une phase ascendante et une phase descendante : il constate aussi que le point central d'une partie contient les plus grands exemples³³. Cette analyse ne peut pas rendre compte du mouvement que les citations à l'antiquité impriment au texte. Considéré sous cet angle, *Le Prince* est un triptyque : dans un premier temps (ch. I à VII) Machiavel, traite de la conquête du pouvoir, puis (ch. VIII à XIV) de l'exercice du pouvoir, enfin (ch. XV à XXV) il déduit de ces deux phénomènes un système philosophique, une sorte de métaphysique du pouvoir ; quant au chapitre XXVI, nous verrons qu'il occupe une place à part dans l'œuvre. La référence à l'antiquité sert donc d'armature au développement d'une pensée politique de type réaliste. Le terme utilisé ici ne doit pas porter à confusion : il ne s'agit pas d'opposer Machiavel, «réaliste», aux autres, «irréalistes», selon l'acception que le langage commun confère à ces deux mots ; il s'agit au contraire de mesurer en quoi le politique se présente aux yeux du secrétaire florentin comme une chose, une res. Nous remarquerons d'abord que la «métaphysique» arrive en dernier lieu, contrairement à l'ordre qui se rencontre dans les pensées politiques de nature manichéenne inégalitaire, dans lesquelles le code de valeur précède toute autre approche ; nous constaterons ensuite que conquête et exercice du pouvoir apparaissent comme des préalables à la construction politique.

Alexandre, Darius, Rome, Moïse, Cyrus, Thésée, Romulus... Machiavel en appelle aux autorités les plus hautes, mais aussi les plus connues, pour développer un quasi traité de poliorcétique. La référence à laquelle le secrétaire florentin a recours est simple : elle n'a pas pour but de marquer l'érudition, mais de faciliter une compréhension au moyen d'instruments culturels banals à l'époque. Eu égard au contexte politique de l'Italie du XV^e siècle, dans lequel beaucoup d'auteurs ont voulu voir

³⁰ A l'avenir, nous opérerons toujours cette «réduction» quand nous parlerons du nombre des citations.

³¹ *Op. cit.*

³² 1^{ère} partie : ch. I-XI ; 2^{ème} : XII-XIV ; 3^{ème} : XV-XXIII ; 4^{ème} : XXIV-XXVI.

³³ «The highest theme of this part and the grandest examples (Moses, Theseus, Romulus, Cyrus) are discussed in ch. 6, which is literally the central chapter of this part.» *Op. cit.*, p. 14.

l'explication de la philosophie de Machiavel, toute politique semble être fille de la guerre³⁴. Au moment où écrit Machiavel, Florence se cherche un chef et le pape Léon X (un Médicis) envisage de créer à son neveu Laurent un Etat en Italie centrale ; pour que le neveu devienne chef d'Etat et que l'exilé de San Casciano³⁵ participe à nouveau aux affaires politiques, il faut, pense le florentin, définir un système efficace reposant sur deux assises : conquête et exercice du pouvoir.

I. Conquête du pouvoir (ch. I à VII)

Si le très court chapitre II³⁶ ne comporte aucune référence à l'antiquité, le chapitre IV³⁷ se présente en revanche comme une réflexion tirée d'un exemple emprunté à l'antiquité. Le chapitre I³⁸ s'inspire non d'un exemple emprunté à l'antiquité, mais de concepts «antiques», retenus par Machiavel tout au long de son œuvre : fortune et vertu³⁹. Quant aux quatre autres chapitres, ils empruntent à la Grèce et à Rome, à la Bible et à l'Asie.

Au total, cette première partie de l'œuvre de Machiavel renvoie à dix-huit reprises à l'antiquité grecque, dix-sept fois à l'antiquité romaine, six fois à l'Asie antique et quatre fois à la Bible. En fait ces références disent la même chose ; c'est-à-dire que l'exemple tiré de l'histoire grecque n'induit pas une démonstration différente de celle inspirée par l'histoire romaine ou biblique. D'ailleurs, sauf à deux reprises⁴⁰ tous les exemples se présentent toujours ensemble. Machiavel les considère donc de même nature. Leur rôle est simple ; ils permettent de lancer un raisonnement qui s'articule ainsi : pour mener une conquête, il faut posséder des qualités morales et faire preuve de qualités politiques : bref, il faut avoir l'étoffe d'un vrai conquérant.

Les qualités morales sont exprimées dans le chapitre III⁴¹, où Machiavel donne une grande leçon de conquête. Sa réflexion s'articule de la

³⁴ Ce n'est pas la création des ambassadeurs à poste fixe, au lendemain de la paix de Lodi de 1454, qui infirmera cette présentation.

³⁵ C'est dans cette propriété de San Casciano que Machiavel a été relégué.

³⁶ «De principatibus hereditariis».

³⁷ «Cur Darius regnum quod Alexander occupaverat a successoribus suis post Alexandri mortem non defecit.»

³⁸ «Quot sint genera principatuum et quibus modis acquirantur.»

³⁹ Comme le fait très justement remarquer J.-F. Duvernoy, le terme *virtù* est intraduisible (*op. cit.*, p. 90).

⁴⁰ Ch. IV pour l'histoire de Darius et Ch. VI *in fine* pour celle de Hérion de Syracuse.

⁴¹ «De principatibus mixtis».

manière suivante : comment faut-il s'y prendre pour conquérir des "principautés mixtes", c'est-à-dire des principautés qui ne sont pas nouvelles en toutes leurs parties, mais membres d'un corps plus ancien⁴² ? Machiavel veut démontrer que la conquête de Milan entreprise par Louis XII avait été mal conduite. Handicapée par le fait qu'il s'agissait de gagner des territoires relevant d'une nation à la langue, aux coutumes et aux institutions différentes de celles du conquérant, pareille conquête n'était point impossible pour autant. Mais ce type d'entreprise nécessite et la faveur de la fortune⁴³, et que le conquérant se fasse le protecteur des voisins plus faibles que lui, et ne fasse pas entrer un étranger comparable en force à lui-même. Lorsque les Romains ont été appelés en Grèce par les Etoliens, ils ont pris pied partout et on su 1. établir des colonies, 2. soutenir les plus faibles sans accroître leur puissance, 3. abaisser les grands, 4. interdire le recours à une puissance étrangère. D'ailleurs, contrairement aux contemporains de Machiavel, les Romains surent faire preuve de perspicacité : ils savaient bien qu'une guerre qu'on évite est seulement différée au bénéfice de l'adversaire⁴⁴ et ne faisaient pas leur ce précepte que l'on trouve trop en vogue à son époque : «laissons le temps travailler pour nous». En somme, Louis XII a commis cinq erreurs⁴⁵ en Italie, qu'une bonne connaissance de l'antiquité lui aurait permis d'éviter.

Pour Machiavel la leçon est claire : si les Français ont perdu l'Italie, c'est de leur faute. Il ne critique pas plus la conquête de l'Italie par la France qu'il ne critique la conquête de la Grèce par les Romains, car l'envie de conquérir est selon lui «ordinaire» et «naturelle»⁴⁶.

Les qualités morales du conquérant éventuel ne suffisent pas à lui assurer la victoire ; il lui faut en effet tenir compte de certaines données objectives. En premier lieu, il doit savoir qu'existent deux types de principautés : celles qu'un prince gouverne seul avec l'aide de quelques serviteurs ; celles qui ont à leur tête un prince et ses barons, et dans

⁴² «... se non è tutto nuovo ma come membro (che si puo chiamare tutto insieme quasi misto)...».

⁴³ «Ma quando si acquista stati in una provincia disforme di lingua, di costumi e di ordini, qui sono le difficoltà, e qui bisogna avere gran fortuna e grande industria a tenerli.»

⁴⁴ «... vollono fare con Filippo e Antiocho guerra in Grecia per non la avere a fare con loro in Italia.»

⁴⁵ Il a ruiné les faibles, a augmenté en Italie le pouvoir d'un puissant (le pape), a introduit un très puissant étranger (le roi d'Espagne), n'est point venu y demeurer, et n'y a envoyé aucune colonie.

⁴⁶ «E cosa veramente molto naturale e ordinaria desiderare di acquistare, e sempre quando li uomini lo fanno che possono, saranno laudati o non biasimati.»

lesquelles les barons tiennent leur titre de l'ancienneté de leur sang⁴⁷. Dans le premier cas de figure la conquête est difficile : les serviteurs doivent tout au maître et le défendent sans faillir ; dans la seconde hypothèse, on n'aura aucun mal à trouver des mécontents qui veulent tout changer, qui sont prêts à ouvrir leurs bras au conquérant⁴⁸. Dans le premier cas la conquête est difficile, mais il est aisé de conserver la principauté ainsi acquise (une fois tombée la tête, le peuple ne s'oppose pas au nouveau maître) ; c'est l'inverse dans la seconde considération. La première hypothèse se vérifie aisément si l'on a présent à l'esprit l'exemple de la conquête qu'Alexandre fit du royaume de Darius : tâche difficile de prime abord mais qui, une fois menée à bien, aurait dû assurer une paisible jouissance aux héritiers du Macédonien ; seules leurs rivalités personnelles en ont décidé autrement⁴⁹. La seconde hypothèse est une leçon tirée de l'histoire romaine : après la conquête de la Gaule, de la Grèce et de l'Espagne, les révoltes contre Rome durèrent aussi longtemps que le souvenir des anciennes principautés indépendantes ; une fois disparu ce souvenir, on ne reconnut plus dans ces territoires d'autres maîtres que les Romains⁵⁰. Dans l'actualité : le gouvernement du Grand Turc ressemble à celui de Darius ; le royaume de France est semblable à ce que fut la Gaule.

A partir de cette première grande considération politique sur la nature interne du gouvernement à conquérir, Machiavel s'interroge sur la manière de gouverner les villes ou principautés qui, avant la conquête, vivaient sous leurs propres lois⁵¹. Les Spartiates, qui confièrent Athènes et Thèbes à des gouvernements peu nombreux, les perdirent néanmoins ; les Romains, ayant rasé Capoue, Carthage et Numance, les conservèrent effectivement, tandis que, pour avoir laissé la Grèce conquise vivre selon ses propres lois,

47 «... o per uno principe e tutti gli altri servi e quali come ministri per grazia e concessione sua aiutano governare quello regno ; o per uno principe e per baroni e quali, non per grazia del signore ma per antichità di sangue, tengano quel grado.» (ch. IV).

48 «... perche' sempre si truova de' mal contenti e di quelli che desiderano innovare.» *Ibid. loc.*

49 «... e pero ad Alessandro fu necessario prima urtarlo [il regno di Dario] tutto e torli la campagna : dopo la quale vittoria, sendo Dario morto, rimase ad Alessandro quello stato sicuro per le ragioni di sopra discorse. E li suoi successori, se fussino suti uniti, se lo potevano godere oziosi : ne in quel regno nacquono altri tumulti che quelli che loro propii suscitorno.» *Ibid. loc.*

50 «Di qui nacquono le spesse rebellioni di Spagna, di Francia e di Grecia da' Romani, per li spessi principati che erano in quelli stati : de' quali mentre duro la memoria, sempre ne furono e Romani incerti di quella possessione... e quelle, per essere el sangue de' loro antichi signori spento, non riconoscevano se non e Romani.» *Ibid. loc.*

51 «Quomodo administrandare sint civitates vel principatibus, qui antequam occupantur, suis legibus vivebant.» (ch. V).

ils durent détruire beaucoup de villes pour conserver leur conquête⁵². L'alternative est donc simple : ou bien on détruit une cité habituée à vivre libre, ou bien on s'attend à être détruit par elle. La connaissance de l'histoire permet de mieux comprendre l'erreur où fut Florence de n'avoir pas chassé ou dispersé les habitants de Pise, qui profitèrent de l'entrée de Charles VIII en Italie pour se révolter contre Florence, à laquelle ils étaient soumis depuis presque cent ans.

Celui qui possède à la fois ces qualités morales et physiques, le conquérant idéal, est bien évidemment le dédicataire de l'ouvrage, Laurent de Médicis. Avant de le citer (il faut attendre le chapitre XXVI – c'est-à-dire le dernier – pour que Machiavel propose, dans le corps du texte, la figure contemporaine du Médicis comme dépositaire possible des vertus antiques)⁵³, Machiavel évoque des figures d'«hommes illustres» : Moïse, Romulus, Cyrus et Thésée ; l'utilisation de ces grands modèles rend compte de la démarche intellectuelle du secrétaire florentin : l'histoire est faite d'histoires, d'*historiae*⁵⁴ qui présentent des situations que l'on peut imiter, car, en dépit de certaines différences, tout a déjà été vécu par l'homme. Laurent de Médicis pourra donc être à la fois un nouveau héros et un imitateur des Anciens. Dans la littérature médiévale, on choisissait des modèles bibliques⁵⁵ ; Machiavel retient des «princes». Certes, il y a Moïse. Outre que la référence est banale à l'époque de Machiavel⁵⁶, qu'elle n'est peut-être pas très heureuse⁵⁷ et qu'elle contribue surtout à valoriser l'auteur⁵⁸, cette référence renvoie à un personnage ambigu : interlocuteur

⁵² «Li Spartani tennono Atene e Tebe creandovi uno stato di pochi, tamen le riperderno. Li Romani per tenere Capua, Cartagine e Numanzia, le disfeciono e non le perderno ; vollono tenere la Grecia quasi come tennono li Spartani, faccendola libera e lasciandoli le sue leggi, et non successe loro : in modo che furono costretti disfare di molte città di quella provincia, per tenerla.»

⁵³ «... né puo essere dove è grande disposizione, grande difficoltà, pur che quella pigli delli ordini di coloro che io ho proposti per mira.»

⁵⁴ Comme le note J.-F. Duvernoy, *op. cit.*, p. 52.

⁵⁵ Même chez Eginhard, à une époque où l'antiquité est éminemment présente, si le biographe compare parfois Charlemagne à Constantin, il insiste surtout sur les figures de David et de Salomon.

⁵⁶ L. Strauss rappelle : «Savonarola appeared as a new Amos or as a new Moses», *op. cit.*, p. 28.

⁵⁷ «But also, the imitation of Moses is bad for Lorenzo ; for Moses did not conquer the promised land : he died at its borders.» *Ibid. loc.*, p. 29.

⁵⁸ L. Strauss qualifie Machiavel de «new sibyl», *op. loc. cit.*

privilegié de Dieu peut-être⁵⁹, mais Dieu ne veut pas tout faire, comme Machiavel le note avec humour⁶⁰, prophète sans doute, il reste celui qui a fait sortir les Hébreux d'Égypte, qui les a menés vers la conquête de la terre promise⁶¹. Bref, à l'instar de Romulus, de Cyrus ou de Thésée, ce fut un vaillant conquérant, un de ceux qui, par l'ancienneté des temps où il a vécu, rend compte de la «pureté de l'acte politique»⁶², celui des origines⁶³. Ce n'est donc pas lui qui est le plus gênant, c'est Romulus. En effet, comme le fait justement remarquer L. Strauss, Romulus a fondé Rome, et si l'on s'y réfère cela suppose la refondation d'une Rome païenne, destinée à régner sur un empire⁶⁴. Non seulement Machiavel est silencieux et prête ainsi le flanc à semblable objection, mais encore lorsqu'il reprend au chapitre XXVI la liste de ses conquérants modèles, il ne parle plus de Romulus. L'exemple le gênait-il à ce point ? Pourquoi, alors, ne pas l'avoir purement et simplement supprimé ? Peut-être parce qu'en tant que héros mythique⁶⁵ sa présence coule de source, mais qu'en tant que modèle immédiat d'action, il devient gênant. Car si Moïse, Cyrus et Thésée ont mené leurs peuples à la conquête, c'était hors d'Italie : pas Romulus.

Aux yeux de Machiavel, un conquérant doit posséder trois qualités (*virtù*, force et *fortuna*), mais la *virtù* est primordiale.

- La *virtù* confère à celui qui l'a reçue une aptitude à profiter de l'occasion offerte⁶⁶ : sans elle, rien n'est possible. d'où vient-elle ? De Dieu ? Pour Moïse, oui, il eut un grand précepteur, dit Machiavel⁶⁷. Et les autres ?

⁵⁹ «E benché di Moisé non si debba ragionare, sendo suto uno mero esecutore delle cose che li erano ordinate da Dio, tamen debbe essere ammirato solum per quella grazia che lo faceva degno di parlare con Dio.» (ch. VI).

⁶⁰ «Dio non vuole fare ogni cosa, per non ci torre el libero arbitrio e parte di quella gloria che tocca a noi.» (ch. XXVI).

⁶¹ «Era dunque necessario a Moisé trovare el populo d'Isdrael in Egitto, stiavo e oppresso dalli Egitzi, accio che quelli per uscire di servitù si disponessino a seguirlo.» (ch. VI).

⁶² L'expression est de J.-F. Duvernoy, *op. cit.*, p. 55.

⁶³ «Non so adunque se lo meritero d'essere numerato tra quelli che si ingannano, se in questi mia discorsi io laudero troppo i tempi degli antichi Romani e biasimerò i nostri. E veramente se la virtù che allora regnava ed il vizio che ora regna non fussino più chiari che il sole, andrei col parlare più rattenuto, dubitando non incorrere in questo inganno di che io accuso alcuni.» *Discours sur la Première Décade de Tite-Live*, II, avant-propos.

⁶⁴ «To imitate Romulus means to found Rome again. But Rome exists. Or could the imitation of Romulus mean to found again a pagan Rome, a Rome destined to become again the most glorious republic and the seminary and the heart of the most glorious empire ?» *Op. cit.*, p. 26.

⁶⁵ Dans le ch. VI.

⁶⁶ «... anche uomini di eccezione come Mosé, Tesco, Ciro e Romolo, non avrebbero potuto fondare i loro stati se non avessero trovato l'occasione» écrit M. Santoro, *op. cit.*, p. 210-211.

⁶⁷ «... Moisé, che ebbe si gran precettore.» (ch. VI).

Machiavel ne précise pas. Cette *virtù*, qui induit nécessairement la faculté de discernement permet d'utiliser les circonstances⁶⁸. A moment exceptionnel, chef exceptionnel : Moïse sut utiliser la servitude des Hébreux en Egypte pour les mener à la terre promise, Romulus avait besoin de se sentir trop à l'étroit dans Albe pour fonder Rome et en devenir roi, Cyrus sut profiter du mécontentement des Perses face aux Mèdes amollis par la paix, Thésée joua de la dispersion des Athéniens⁶⁹.

- L'utilisation intelligente de la force est le complément nécessaire de la *virtù*. De deux choses l'une dit Machiavel : ou bien l'on compte sur ses prières pour mener à bien des entreprises (et l'on est voué à la faillite), ou bien on s'appuie sur la force des armes ; un «prophète»⁷⁰ sans arme est assuré de la ruine, un prophète armé, de la victoire⁷¹. A titre subsidiaire, Machiavel rappelle Hiéron de Syracuse⁷².

- La fortune permet de devenir prince. Machiavel développe cette idée dans le chapitre VII : Des principautés nouvelles qui s'acquèrent par les armes d'autrui et la fortune⁷³. L'élévation au pouvoir se fait sans effort, mais elle reste de peu de prix si le prince ne dispose pas de la *virtù* ; ce n'est plus alors qu'un pseudo-conquérant. Pour bien faire comprendre les aberrations de son temps, Machiavel rappelle deux exemples : les satrapes de Darius, intronisés dans les villes d'Ionie ou d'Hellespont et les simples

⁶⁸ «... e senza quella occasione la virtù dello animo loro si sarebbe spenta, e senza quella virtù la occasione sarebbe venuta invano.» *Ibid. loc.*

⁶⁹ «Era dunque necessario a Moïse trovare el popolo d'Israël. In Egitto, stiavo e oppresso dalli Egizii, accio che quelli per uscire di servitù si disponessino a seguirlo. Convenia che Romulo non capissi in Alba, fussi stato esposto al nascere, a volere che diventassi se di Roma e fondatore di quella patria. Bisognava che Ciro trovasse e Persi malcontenti dallo imperio de' Medi, e li Medi molli ed effeminati per la lunga pace. Non posseva Teseo dimostrare la sua virtù se non trovava li Atteniesi dispersi.» *Ibid. loc.*

⁷⁰ Il est intéressant de remarquer que le mot est utilisé pour les quatre exemples retenus. On peut en déduire que la qualité de prophète n'est rien d'autre qu'une valeur supérieure, sans que cela n'induisse d'intervention divine, mais on peut penser aussi que Dieu parle nécessairement par le bras armé du héros, voire que la victoire est un charisme.

⁷¹ «Di qui nacque che tutti e profeti armati vinsono, e gli disarmati ruinorno.» *Ibid. loc.*

⁷² «A si alti esempi io voglio aggiugnere uno esempio minore ; ma bene arà qualche proporzione con quelli, e voglio mi basti per tutti li altri simili ; e questo è Ierone Siracusano. Costui di privato diventò principe di Siracusa : ne' ancora lui conobbe altro dalla fortuna che la coccisione, perché, sendo e Siracusani oppressi, lo elessono per loro capitano ; donde merito di essere fatto loro principe. E fu di tanta virtù, etiam l'privata fortuna, che chi ne scrive dice «quod nihil illi deorat ad regnandum praeter regnum» [Il s'agit de Justin, in «Histoires», XXII, 4] Costui spense la milizia vecchia, ordino ella nuova, lascio le amicizie antiche, prese delle nuove ; e come ebbe amicizie e soldati che fussino suoi, possé insu tale fondamento edificare ogni edificio : tanto che lui duro assai fatica inacquistare e poca in mantenere.» *Ibid. loc.*

⁷³ «De principatibus novis qui alienis armis et fortuna acquiruntur.»

particuliers acclamés empereurs de Rome⁷⁴ ; dans les deux hypothèses le maintien au pouvoir de ces parvenus impliquait une vertu à la hauteur de leur fortune⁷⁵.

Antiquité simplifiée pour une taxicomante rudimentaire, tel est le rôle assigné par Machiavel à des exemples banals et convenus. L'antiquité se présente presque ici comme un élément de bon sens rappelé au futur conquérant.

II. Exercice du pouvoir (ch. VIII à XIV)

Dans l'esprit de Machiavel, cette notion apparaît comme un complément de la conquête. Tout comme un prince sans vertu ne peut rien espérer de la fortune seule, la conquête seule ne signifierait rien si le prince ne manifestait pas les qualités requises pour être à même d'exercer le pouvoir. Hormis dans le chapitre X⁷⁶ dans lequel ne figure aucune référence à l'antiquité et le très curieux chapitre XI⁷⁷ sur les principautés ecclésiastiques, dans lequel il est simplement dit que ces principautés ayant été acquises par *virtù* ou par fortune, on peut s'y maintenir sans fortune ni *virtù*⁷⁸, les cinq autres chapitres sont, comme précédemment, conçus sur des démonstrations inspirées par des exemples tirés de l'antiquité.

Cette seconde partie du Prince renvoie vingt fois à l'antiquité grecque, seize fois à l'antiquité romaine, quatre fois à la Bible et une fois à l'Asie. Tout comme dans les développements sur la conquête du pouvoir, l'exemple tiré de l'histoire grecque n'induit pas une démonstration différente de celle inspirée par l'histoire romaine ou biblique. En revanche, Machiavel utilise ici l'antiquité de façon plus nuancée : dans les chapitres VIII et IX il s'appuie sur un exemple éloquent, tandis que dans les chapitres XII à XIV, il juxtapose ses modèles. Dans le premier cas il traite de l'exercice civil du pouvoir, dans le second de l'utilisation que le prince doit faire de la force armée.

74 «... come intervenne a molti in Grecia, nelle città di Ionia e di Elles ponto, dove furono fatti principi da Dario accio le tenessino per sua securtà e gloria ; come erano fatti ancora quelli imperatori che di privati, per corruzione de' soldati, pervenivano allo imperio.»

75 «... se già quelli tali, come è detto, che si de repente sono diventati principi, non sono di tanta virtù che quello che la fortuna ha meno loro in grembo e' sappino subito prepararsi a conservarlo, e quelli fondamenti che gli altri hanno fatti avanti che diventino principi, gli facciano poi.»

76 «Quomodo omnium principatuum vires perpendi debeant.»

77 «De principatibus ecclesiasticis.»

78 «Restaci solamente al presente a ragionare de' principati ecclesiastici : circa quali tutte le difficoltà sono avanti che si posseghino, perchè si acquistano o per virtù o per fortuna, e senza l'una e l'altra si mantengano.»

Le prince doit utiliser la cruauté avec discernement pour que le peuple lui conserve son affection. Agathocle, roi de Syracuse, sut appliquer ce principe. Machiavel présente pourtant cet obscur fils de potier comme un scélérat parfait : issu d'une condition privée «abjecte»⁷⁹, il parvint au principat en mettant une vertu au service de ses crimes⁸⁰ et se maintint à force d'audace et de courage. Machiavel dresse un sombre portrait de l'individu : tant d'ombres font d'Agathocle un personnage auquel l'auteur refuse la vertu (alors qu'il la lui accordait quelques lignes plus haut : sans doute faut-il voir dans la première mention du mot *virtù* la notion de force, et dans la seconde une acception plus morale)⁸¹. Il réussit donc sans fortune ni vertu ; ce n'est point un grand homme, mais il obtint ce qu'il désirait⁸² et surtout il se maintint au pouvoir. Comment ? En sachant utiliser sa cruauté, ce qui lui évita les conspirations. Une cruauté bien employée est une cruauté soudaine, changée en bienfait dès que possible. C'est pourquoi au lendemain d'une conquête il faut accomplir toutes les violences nécessaires, pour n'avoir plus à les perpétrer ultérieurement⁸³.

Pourtant, un prince a besoin de l'affection populaire, sinon l'adversité le laisse sans ressource⁸⁴. C'est cette affection qui permit à Nabis, roi de Sparte, de triompher de la Grèce et de l'armée romaine : à l'heure où il fallait défendre sa patrie et son pouvoir, Nabis n'eut qu'un petit nombre d'opposants à réduire et le peuple se trouva à ses côtés⁸⁵. Toutefois, il ne

⁷⁹ «Agatocle siciliano, non solo di privata ma di infima e abietta fortuna, divenne re di Siracusa.» (ch. VIII).

⁸⁰ «Nondimanco acompagno le sue scelleratezze con tanta virtù di animo e di corpo che, voltosi, alla millzia, per li gradi di quella pervenne ad essere pretore di Siracusa.» *Ibid. loc.*

⁸¹ «Non si puo ancora chiamare virtù ammazzare a sua cittadini, tradire li amici, essere senza fede, senza pietà, senza religione.» *Ibid. loc.*

⁸² «... nondimanco la sua efferata crudeltà e inumanità, con infinite scelleratezze, non consentono che sia infra li eccellentissimi uomini celebrato. Non si puo adunque attribuire alla fortuna o alla virtù quelle che senza l'una e l'altra fu de lui conseguito.» *Ibid. loc.*

⁸³ «Onde è da notare che nel pigliare uno stato debbe l'occupatore di esso discorrere tutte quelle offese che gli è necessario fare, e tutte farle a uno tratto per non le avere a rinnovare ogni di e potere non le innovando assicurare gli uomini e guadagnarseli con beneficiarli.» *Ibid. loc.*

⁸⁴ «Concludero solo che a uno principe è necessari avere el populo amico : altrimenti non ha nelle avversità remedio.» (ch. IX).

⁸⁵ «Nabide, principe delli Spartani, sostenne la obsidione di tutta Grecia e di uno esercito romano vittoriosissimo, e difese contro a quelli la patria sua e il suo stato : e li basto solo, sopravvenente il pericolo, assicurarsi di pochi ; e li basto solo, sopravvenente il pericolo, assicurarsi di pochi ; ché se egli avessi avuto el populo inimico, questo non li bastava.» *Ibid. loc.*

saurait être question d'attendre du peuple ce qu'il ne peut donner : un soutien actif (libérer des ennemis ou sortir des griffes de la justice)⁸⁶ ; seul le soutien passif est concevable. Le pouvoir vient d'en-haut et la confiance vient d'en-bas, en somme. En fait les deux types d'Agathocle et de Nabils traduisent deux aspects complémentaires d'un même comportement : celui qui consiste à savoir utiliser le peuple⁸⁷. Qu'on sache discerner ce qu'il convient de faire peut vouloir dire châtier ou se laisser aimer ; il faut être juste avec fermeté⁸⁸ et se reposer entièrement sur sa *virtù*. « Poignez vilain, il vous oindra, oignez vilain il vous poindra », dit finalement Machiavel⁸⁹.

Machiavel pense que seule une armée indigène est efficace ; les troupes mercenaires et les auxiliaires⁹⁰ représentent un danger. Les mercenaires n'ont entraîné que des dommages : Carthage faillit être détruite par eux, bien que les capitaines des troupes fussent des Carthaginois⁹¹. En outre, il sera aisé au chef d'une troupe mercenaire de s'imposer dans une cité qui a recours à lui, alors que dans celle où les citoyens eux-mêmes portent les armes ce danger peut être écarté : c'est ainsi que les Thébains perdirent leur liberté⁹² alors qu'ils ont recours à Philippe de Macédoine comme chef de l'armée après la mort d'Épaminondas. En revanche, qu'est-ce qui assura la liberté de Rome et de Sparte, sinon leur indépendance militaire⁹³ ? Machiavel ne donne pas d'autre raison à l'état désastreux, honteux⁹⁴ dans lequel se trouve l'Italie : pour avoir soutenu les révoltes

⁸⁶ «... chi fonda in sul popolo fonda in sul fango : perché quello è vero quando uno cittadino privato vi fa su fondamento e dassi a intendere che il popolo lo liberi quando e' fussi oppresso da' nimici o da' magistrati : in questo caso si potrebbe trovare spesso ingannato, come a roma e Gracchi...» *Ibid. loc.*

⁸⁷ Ces considérations trouvent un plus grand développement dans les chapitres XVII et XVIII - cf. *infra*, p. 41 à 43.

⁸⁸ Et surtout être ferme ; cf. *infra* (p. 41) l'exemple tiré d'Annibal.

⁸⁹ La limite entre l'admissible et l'inadmissible paraît très mouvante au florentin lui-même, ce qui engendre des contradictions ; G. Sasso (*op. cit.*, p. 535) relève que « nei Discorsi, Machiavelli definisca spesso come 'tiranni' personaggi che, nel Principe, erano stati invece nominati con l'appellativo di 'principe' ». C'est le cas de Cléarque.

⁹⁰ Machiavel traite des premières dans le ch. II et des secondes dans le ch. XIII, mais certains exemples semblent mal placés : il aurait été préférable, en effet, de traiter Philippe de Macédoine comme un auxiliaire et non pas comme un mercenaire.

⁹¹ « Delle armi mercenarie antiche in exemplis sono e Cartaginesi, li quali furono per essere oppressi da' loro soldati mercenarii finita la prima guerra con li Romani, ancora che e Cartaginesi avessino per capi loro proprii cittadini. » (ch. XII).

⁹² « Filippo Macedone fu fatto da' Tebani, dopo la morte di Epaminonda, capitano delle loro gente ; e tolse loro dopo la vittoria la libertà. » *Ibid. loc.*

⁹³ « Stettono Roma e Sparta molti secoli armate e libere. » *Ibid. loc.*

⁹⁴ «... perché ora la ruina di Italia non causata da altro che per essere in spazio di molti anni riposatasi in su le arme mercenarie... tanto che elle hanno condotta Italia stiava e vituperata. » *Ibid. loc.*

populaires contre les aristocraties urbaines, l'Eglise a déstabilisé la société italienne. Elle a voulu accroître par là son crédit temporel au détriment de l'empereur. Mais après la conquête il a fallu faire appel aux étrangers car ni le peuple ni les prêtres ne savent se battre. Le résultat a été l'écrasement de l'Italie par Charles VIII, son pillage par Louis XII, son viol par Ferdinand le Catholique, son déshonneur sous les coups des Suisses⁹⁵. Il aurait pourtant suffi aux Italiens de se souvenir des leçons du passé.

De même quand il traite des troupes auxiliaires, Machiavel est pour ainsi dire obligé malgré lui d'avoir recours à l'antiquité pour être plus clair. Il commence par dire que l'armée auxiliaire est inutile, que cela est amplement vérifié dans l'histoire ancienne, mais qu'il s'en tiendra à l'exemple récent du pape Jules II⁹⁶ ; mais, finalement, ce choix lui apparaît nettement insuffisant : afin d'être plus clair, mieux compris peut-être du dédicataire Laurent, duc d'Urbino, il revient à Hiéron de Syracuse⁹⁷. Placé par ses concitoyens à la tête des armées, Hiéron sut voir tout de suite l'inutilité des mercenaires. En cela il fut plus avisé que les Italiens contemporains de l'auteur ; Machiavel utilise d'ailleurs un intéressant procédé pour le leur faire comprendre : il dit que les mercenaires de l'antiquité se comportaient comme les condottieri italiens⁹⁸. Mais Hiéron, qui était judicieux, sut s'en débarrasser en les taillant en pièces pour ne plus guerroyer désormais qu'avec ses propres troupes⁹⁹.

Tout comme il avait assimilé Moïse à Cyrus, Thésée et Romulus, Machiavel rappelle sur ce sujet des troupes auxiliaires un autre exemple biblique : il y a donc bien, dans son esprit, lecture de l'Ancien Testament de manière non religieuse. Cette fois-ci, il évoque le combat de David contre Goliath : pour affronter le Philistin, David ne voulut point des armes de Saül et préféra s'en tenir à sa propre fronde et à son propre couteau¹⁰⁰. Machiavel en conclut donc que seules les armes personnelles sont en fait taillées à sa mesure et que celles des autres trahissent, pèsent, étouffent¹⁰¹. Pour intéressante qu'elle soit, cette conclusion aurait mérité un

⁹⁵ «E il fine della loro virtù è stato che Italia è stata corsa di Carlo, predata da Luigi, sforzata da Fernando e vituperata da' Svizzeri.» *Ibid.* loc.

⁹⁶ Ch. XIII.

⁹⁷ «Io non mi volevo partire dalli esempi italiani e freschi : tamen non voglio lasciare indietro Ierone Siracusano...» *Ibid.* loc.

⁹⁸ «... conobbe subito quella milizia mercenaria non essere utile, per essere condottieri fatti come li nostri italiani.» *Ibid.* loc.

⁹⁹ «... li faci tutti tagliare a pezzi : e dipoi fece guerra con le arme sua e non con le aliene.» *Ibid.* loc.

¹⁰⁰ «... voleva trovare el nimico con la sua fromba e con il suo costello.» *Ibid.* loc.

¹⁰¹ «In fine l'arme d'altri, o le ti caggiono di dono o le ti pesano o le ti stringono.» *Ibid.* loc.

élargissement : Machiavel ne dit pas que David était un mercenaire, justement, et que si son honneur le portait à ne pas recourir aux armes de Saül, c'était peut-être parce qu'il ne voulait pas attenter à la royauté. Comment Machiavel fait-il pour imaginer l'honneur d'un mercenaire ? Était-il judicieux de choisir un mercenaire comme type de l'indépendance militaire ? Machiavel approfondit cependant sa réflexion : le recours aux troupes étrangères conduit à la perte des Etats. Si l'empire romain s'est effondré c'est, avant tout, parce que les Romains ont utilisé des Goths dans l'armée¹⁰². L'appel aux étrangers a eu un effet déstabilisateur en opérant un transfert de *virtù* : celle-ci passa des Romains aux Goths. Même si le raisonnement est simpliste¹⁰³, il demeure intéressant : pour mettre en garde contre les dangers de l'heure, Machiavel évoque ce que serait la puissance de la France si les rois appliquaient les ordonnances militaires de Charles VII sur les compagnies de francs archers¹⁰⁴, c'est-à-dire s'ils recouraient aux troupes autochtones au lieu de s'inféoder aux Suisses¹⁰⁵ il rappelle que le plus grand empire de tous les temps est mort pour n'avoir pas su, comme disait Tacite¹⁰⁶, s'appuyer sur une force à lui. L'histoire, dit Machiavel, fournit un modèle d'organisation des troupes¹⁰⁷. A la fois préceuse en théorie et en pratique, l'histoire ancienne (biblico-gréco-romaine) constitue le modèle parfait d'analyse du politique.

Les Etats connaissent deux fondements : les bonnes lois et les bonnes armes ; mais qu'est-ce qu'une bonne loi s'il n'y a pas de bonnes armes ? Machiavel ne pose pas la question inverse. Il se contente de noter qu'il

¹⁰² «E se si considerassi la prima cagione della ruina delle imperio romano, si troverà secrete suto solo cominciare a soldare e Goti.» *Ibid. loc.*

¹⁰³ Sans minimiser la crise de armées romaines, et surtout la crise des vocations militaires des Romains, il ne faut pas oublier que les Goths ne constituaient pas un peuple uni, mais des peuples. La réflexion de Machiavel traduit plus un réflexe obsidional qu'une réelle analyse historique ; en outre elle suppose chez ces peuples une conscience de nation tout à fait discutabile.

¹⁰⁴ Or la France a ravagé l'Italie et c'est l'armée des Français qui a fait se rebeller Pise contre Florence.

¹⁰⁵ Ch. XIII.

¹⁰⁶ Citant Tacite de mémoire, Machiavel écrit : «Quod nihil sit tam infirmum aut instabile quam fama potentiae non sua vi nixa» ; le texte des Annales (XIII, 19) est : «Nihil rerum mortalium tam instabile ac flexum es quam fama potentiae non sua vi nixae.»

¹⁰⁷ «E il modo a ordinare l'arme proprie sarà facile a trovare se si discorrerà gli ordini de' quattro sopra nominati [il Valentino, Gerone stracusano, Carlo VII Davide] da me, e se si vedrà come Filippo, padre di Alessandro Magno, e come molte republiche e principi si sono armati e ordinati : a' quali ordini io al tutto mi rimetto.» (ch. XIII).

délaissera le chapitre des lois pour ne parler que des armes¹⁰⁸. L'idée trouve son aboutissement dans le chapitre XIV¹⁰⁹ : l'objectif prioritaire, et même unique du prince, c'est de préparer la guerre, d'y penser sans cesse, car c'est le seul art qui convienne à qui commande¹¹⁰. Cela est très romain... ou très grec, puisque Machiavel cite longuement l'exemple de Philopoemen¹¹¹, prince des Achéens, qui se promenait en faisant de la poliorcétique théorique¹¹² ; cela le préparait si efficacement à la guerre que, le moment venu, aucune situation n'était si extraordinaire qu'il ne pût lui trouver un remède¹¹³.

La préparation de la guerre ne doit pas être seulement une préoccupation théorique. Afin de s'y tenir prêt, le prince doit entraîner son corps, bien sûr, mais aussi son esprit et pour cela lire l'histoire, s'inspirer des grands modèles¹¹⁴ et s'assimiler à eux¹¹⁵. C'est là que la référence à l'antiquité est primordiale : Alexandre le Grand imitait Achille, dit-on ; César, Alexandre ; Scipion l'Africain, Cyrus. Reste donc à les imiter tous. Reste à Laurent de Médicis à devenir le nouvel Alexandre, ou le nouveau César. L'antiquité fournit une philosophie et des exemples, une théorie et une pratique. Doit-on croire que, pour Machiavel aussi, les Anciens étaient « plus près que nous de la nature » ?¹¹⁶

Le pragmatisme de Machiavel le conduit à assimiler la politique à une chose, nous l'avons déjà vu¹¹⁷. C'est bien cette idée qu'exprime Jean-

¹⁰⁸ «E perché non puo essere buone legge dove non sono buone arme, e dove sono buone arme conviene sieno buone legge, io lascero indrieto el ragionare delle legge e parlero delle arme.» (ch. XII).

¹⁰⁹ «Quod principem deceat circa militiam.»

¹¹⁰ «Debbe adunque uno principe non avere altro obietto né altro pensiero, né prendere cosa alcuna par sua arte, fuora della guerra e ordini e disciplina di essa ; perché quella è sola arte che si aspetta a chi comanda.»

¹¹¹ Commandant de la ligue achéenne, Philopoemen a vécu de 253 à 183 av. J.C. Plutarque l'appelle «le dernier des Grecs».

¹¹² «... se li nimica fussino in su quel colle, e noi ci trovassimo qui col nostro esercito, chi di noi arebbe vantaggio ? come si potrebbe ire servando li ordini a trovarli ? se noi volessimo ritirarci come aremmo a fare ? se loro si ritirassino, come aremmo a seguirli ?» (ch. XIV).

¹¹³ «... talché per queste continue cogitazioni non posseva mai, quidando gli eserciti, nascere accidente alcuno che lui non avessi el remedio.» *Ibid. loc.*

¹¹⁴ «Ma quanto allo esercizio della mente debbe il principe leggere le istorie, e in quelle considerare le azioni dell' uomini eccellenti.» *Ibid. loc.*

¹¹⁵ «... e sopra tutto fare come a fatto per lo adrieto qualche uomo eccellente...» *Ibid. loc.*

¹¹⁶ C'est ce que semble sous-entendre Claude Rousseau quand il écrit : «La nature veut la guerre pour notre bien ; d'ailleurs les Romains l'avaient compris : ils savaient faire cesser la paix quand elle menaçait leur civisme.» : «Le Prince, Machiavel.» Paris, Hatier, profil d'une œuvre, 1973, p. 50.

¹¹⁷ Cf. *supra* p. 25.

François Duvernoy quand il compare la politique Machiavel à l'atome d'Épicure¹¹⁸ : pas de système d'ensemble¹¹⁹, mais une approche immédiate, partielle, relative, faite d'*historiae* et non pas d'une inscription dans l'*Historia*, un corpus de méthodes efficaces¹²⁰. Cette vision réaliste conduit à l'irrationnel (Dieu, Destin et Fortune même qui prend chez lui un sens très particulier, comme nous le verrons plus loin¹²¹, mais en disciple d'Aristote, Machiavel voit, dans l'état qui précède le politique, une sorte de chaos primordial ; cette vision le conduit aussi à une «relation nuancée»¹²² avec l'un de ses maîtres de prédilection : Polybe¹²³. Ce type de relation se comprend en fait fort bien si l'on accepte cette idée, lancée par Claude Rousseau, que les maîtres de Machiavel sont des historiens et non des philosophes¹²⁴ : Polybe est retenu parce qu'il parle de réalités, non point parce qu'il en parle à l'intérieur d'une philosophie particulière ; Machiavel est d'ailleurs très «romain» puisque le cadre national est, à ses yeux, plus précieux que la totalité d'une «création» ; la politique est première et la foi civile prime la religion, ce qui est en opposition avec le christianisme¹²⁵. Il suit de là que la terminologie que Machiavel utilise dans *Le Prince* est

¹¹⁸ «Pour la politique de Machiavel, un temps morcelé, fait d'actions disjointes, sur lesquelles aucune science stable ne peut discourir valablement, joue le même rôle que l'atome dans la philosophie d'Épicure. Dans les deux cas, la perspective intellectuelle, c'est-à-dire la place relative qu'occupent les concepts dans un ensemble, est identique : supprimant la possibilité des systèmes, parce que les totalités sont insensées, la place est nette pour ce qui est immédiat, partiel, début de quelque chose et non conclusion d'une science.» *Op. cit.*, p. 78.

¹¹⁹ «Chez Machiavel, en conséquence, on ne rencontre pas de théorie générale des institutions et des actes politiques.» *Op. cit.*, p. 79.

¹²⁰ «Ce qu'il présente, c'est un aperçu général des méthodes de la politique dont l'efficacité réelle lui a paru irréfutable.» Hans de Vries : *Essai sur la terminologie constitutionnelle chez Machiavel (Il Principe)*, Thèse Droit, Amsterdam, 1957, p. 85.

¹²¹ Cf. *infra*, p. 49.

¹²² L'expression est de J.-F. Duvernoy, *op. cit.*, p. 122.

¹²³ «Pour le Grec ami des Scipion, il y a dans le sort des armes et des institutions de Rome une destinée agissante. Il n'est plus nécessaire, après avoir rencontré tant de textes et de thèmes concordants chez Machiavel, d'insister sur le fait que la mutation qui constitue sans doute tout le machiavélisme se traduit dans sa pensée par la disparition de toute tutelle du Destin.» J.-F. Duvernoy, *op. cit.*, p. 202.

¹²⁴ «Machiavel voit dans les historiens (Tit-Live, Polybe, Tacite) comme ses vrais précurseurs. Les philosophes (Aristote) sont des déviationnistes de l'Antiquité. Comparée au réalisme des historiens leur attitude utopiste représente une véritable déviation mentale - que le christianisme, d'ailleurs, ne fera qu'aggraver.» *Op. cit.*, p. 41, n. 2.

¹²⁵ «Résumons en disant que le droit chrétien se sépare fondamentalement du droit romain des juristes républicains sur les trois points nodaux de ce droit : d'abord la nation cesse d'être la source et le champ d'application du droit, et cela au profit de l'*orbis*, totalité anthropo-cosmique orientée par une Providence et une eschatologie du Salut ; ensuite, la politique cesse d'être fondatrice pour devenir seconde ; enfin, le rapport de la religion à la foi civile s'inverse.» J.-F. Duvernoy, *op. cit.*, p. 128.

volontairement romanisante : on¹²⁶ a ainsi pu calculer que sur les vingt-six fois où l'on rencontre le mot «*imperio*» dans *Le Prince*, dix-sept fois (soit 65 %) se rapportent à l'*imperium romanum* et sept seulement (soit 26 %) à un concept théorique ; à l'intérieur de la notion romaine, le mot «*imperio*» vise l'exercice réel du pouvoir de préférence à la compétence¹²⁷. En outre, si Machiavel utilise bien le mot «*imperio*» pour qualifier à la fois l'ancien pouvoir des empereurs du Moyen-Age et celui, moderne, des nouveaux souverains, cela implique la disparition de la notion d'universalité et la naissance de la conception d'Etat moderne¹²⁸ ; le prince est donc empereur en sa principauté. La notion d'«*autorità*» vient, elle aussi, directement de Rome¹²⁹ ; la question reste controversée pour le mot «*stato*»¹³⁰ – mais dans tous les cas le terme s'applique à des territoires restreints. Rien d'étonnant, pour toutes ces raisons, à ce que nous constatons chez Machiavel une apparente tension entre son patriotisme florentin et son patriotisme italien¹³¹ ; ce qui est neuf chez lui, c'est que l'universalisme chrétien est mort et, au-delà même, l'universalisme romain est mort ; qu'il hésite entre Florence et l'Italie est de peu d'importance : ce qui compte, c'est qu'il ne pose pas l'alternative entre Florence et l'Empire.

Étrange référence à l'antiquité.

III. Une métaphysique réaliste (ch. XV à XXV)

De manière réaliste, Machiavel considère que le pouvoir doit être conquis, puis conservé ; par conséquent, celui qui est assez habile pour unir les qualités de conquérant et de politique sera le prince idéal. La philosophie du florentin part d'un constat, non d'un présupposé. Quand on aura vu comment la référence à l'antiquité lui permet de définir le prince, on pourra rechercher ce que signifie le concept de transcendance aux yeux du secrétaire. Il ne serait pas concevable de chercher à définir d'abord une

¹²⁶ H. de Vries, *op. cit.*, p. 26.

¹²⁷ *Idem*, p. 28 et 31.

¹²⁸ *Idem*, p. 33.

¹²⁹ *Idem*, p. 37 à 44.

¹³⁰ *Idem*, p. 70 à 77.

¹³¹ «One must also consider an ambiguity characteristic of his patriotism ; in one case Italy is described as the fatherland ; in six cases the fatherland mentioned are, not countries, but cities ; in one case, one country (Persia) and two cities (Athens and Rome) are described as fatherlands while in the fourth example mentioned in that context, the example of Moses, it is unclear whether the fatherland honored by Moses was Egypt or Canaan, id est, the land of his birth or the land of his aspiration (ch. 6, 8, 9, 26). When we apply this observation to Machiavelli, we become aware of the tension between his Italian patriotism and his Florentine patriotism.» Leo Strauss, *op. cit.*, p. 36-37.

«métaphysique» machiavéllienne et d'en déduire en quoi le prince pourrait rendre compte de cette philosophie : il faut bien au contraire mesurer quelles sont les qualités du prince avant de se demander si cela peut servir de base de départ à un système d'analyse. Telle est la logique de la référence à l'antiquité.

1. Le Prince

C'est dans la deuxième partie de son ouvrage, c'est-à-dire dans les chapitres XV à XXV, que Machiavel trace le portrait du prince. Hormis dans les chapitres XX, XXII et XXIII, l'auteur fait la part belle à l'antiquité, soit en ayant recours aux concepts de *virtù* (ch. XV), soit en utilisant des modèles exemplaires ainsi qu'il le faisait dans la première partie de son ouvrage. Au reste, si le florentin ne cite aucun exemple précis dans le chapitre XX¹³², il fait une discrète allusion permettant de mesurer qu'il raisonne à partir de l'«histoire»¹³³, laquelle ne peut se concevoir dans son esprit que de l'histoire ancienne ; il évoque en outre le concept de fortune¹³⁴. Ainsi que dans la première partie le chapitre IV se présentait comme une réflexion directement tirée d'un exemple emprunté à l'antiquité, le chapitre XIX¹³⁵ dégage des règles de comportement à partir d'une réflexion sur l'histoire romaine. En raison des très nombreuses références figurant dans ce chapitre, c'est l'histoire romaine qui arrive en tête des citations avec quarante-neuf mentions, treize pour l'histoire grecque, quatre pour l'Asie et trois pour la Bible.

Dans le chapitre XVI¹³⁶, Machiavel pose la question essentielle : quelle image le prince doit-il donner de lui-même ? Doit-il être libéral ou parcimonieux ? Sa réponse est nuancée : pour accéder au pouvoir, le prince doit s'attirer une réputation de générosité, mais une fois arrivé sur le trône, il n'est pas bon pour lui de continuer à être magnanime. Si Jules César a

¹³² «An arces et multa alla quae cotidie a principibus fiunt utilia an inutilia sint.»

¹³³ «... e di questi esempi ne sono piene le istorie.»

¹³⁴ «... e pero la fortuna, massime quando vuole fare grande uno principio nuovo, il quale ha maggiore necessità di acquistare reputazione che uno ereditario, li fa nascere de' nimici, e gli fa fare delle imprese contro, accio che quello abbi cagione di superarle...»

¹³⁵ «De contemptu et odio fugiendo.»

¹³⁶ «De liberalitate et parsimonia.»

bien été généreux avant son accession au pouvoir¹³⁷, son attitude a changé du tout au tout après¹³⁸. La munificence suppose que l'on possède des richesses à distribuer : si l'on distribue trop, il faudra bientôt accroître les impôts, recourir à toutes sortes d'expédients et l'on s'attirera la réputation de ladre. Pire encore, si l'on veut pratiquer une libéralité vertueuse, il faudra alors être magnanime sans que cela se sache ; la ruine accompagnera l'oubli. Il reste toutefois une issue à qui veut être munificent avec succès : imiter Cyrus, Alexandre et Jules César – encore –, qui dépensèrent les biens étrangers¹³⁹. Mais il convient de demeurer vigilant : toute richesse s'épuise ; qui était libéral deviendra parcimonieux, suscitant d'autant plus aisément haine et mépris autour de lui que la libéralité conduit à la rapacité, laquelle afflige d'une exécrable réputation, tandis que la parcimonie ne fait naître qu'un mauvais renom sans haine¹⁴⁰.

Et la cruauté ? S'adressant à un prince potentiel, qui serait par le fait même un prince nouveau en accédant au pouvoir, Machiavel rappelle qu'un nouveau règne doit bien souvent débiter par des mesures désagréables : Didon elle-même, aux dires de Virgile¹⁴¹, ne put s'en dispenser ; cela n'a guère d'importance, il suffit de le savoir et d'agir de manière à éviter tout emportement. Tout est toujours dans la nuance : le succès d'Annibal tient autant à la force de ses armes qu'à son génie d'avoir su faire vivre ensemble tant de nations mêlées ; seule son «inhumaine cruauté», inspirant terreur et respect, s'ajoutant à toutes ses autres *virtùs*, lui permit de réussir : nulle fraude, nulle contestation ne s'élevèrent, ni au sein de l'armée, ni contre le général¹⁴². Seule l'hypocrisie peut faire admirer le résultat et condamner les

¹³⁷ «Cesare con la liberalità pervenne allo imperio, e molti altri. per essere stati ed essere tenuti liberali, sono venuti a gradi grandissimi.»

¹³⁸ «E Cesare era uno di quelli che voleva parvenire al principato di Roma ; ma se, poi che vi fu venuto, fussi sopravvissuto e non si fussi temperato da quelle spese, arebbe destrutto quello imperio.»

¹³⁹ «E di quello che non è tuo o di sudditi tua si puo essere più largo donatere, come fu Ciro, Cesare e Alessandro ; perché lo spendere quello di altri non ti toglie reputazione ma te ne aggiugne.»

¹⁴⁰ «Pertanto è più sapienza tenersi al nome del misero, che parturisce una infamia senza odio, che per volere el nome del liberale esser necessitato incorrere nel nome del rapace, che parturisce una infamia con odio.»

¹⁴¹ «Res dura, et regni novitas me talia cogunt Moliri, et late fines custode tueri.» (Enéide, I, 563-564), cité par Machiavel, ch. XVII.

¹⁴² «Intra le mirabili azioni di Annibale si connumera questa, cha avendo uno esercito grossissimo misto di infinite generazioni di uomini, condotto a militare in terre aliene, non vi sugersi mai alcuna dissensione né infra loro né contre al principe, cosi nella cattiva come nella sua buona fortuna. Il che non poté nascere da altro che da quella sua inumana crudeltà, la quale insieme con infinite sua virtù lo fece sempre nel conspetto

moyens. En revanche¹⁴³, trop de mansuétude constitue une erreur : l'exemple de Scipion l'Africain est là pour le rappeler. Homme illustre parmi les grands hommes, Scipion montra cependant une faiblesse : l'absence de rigueur, la trop grande douceur avec laquelle il traitait ses troupes, suscitérent des révoltes au sein de ses soldats au moment où il combattait en Espagne. Il fallut la condamnation que Fabius Maximus porta contre lui en plein sénat, il fallut la ruine de Locres, perpétrée par un lieutenant¹⁴⁴ demeuré impuni, il fallut les commandements du sénat pour remettre ce grand général sur la bonne voie et lui éviter une inévitable chute¹⁴⁵. Car les hommes s'enflamment de manière irresponsable, mais tremblent aux ordres du prince.

Le prince doit enfin savoir utiliser les deux composantes de la nature humaine : l'homme et la bête. Les Anciens avaient compris cette ambiguïté, puisque leurs mythes en font état. Machiavel rappelle à ce propos le centaure Chiron auquel fut confiée l'éducation d'Achille et d'autres grands hommes¹⁴⁶. Savoir utiliser la bête qui sommeille au fond de toute homme permettra d'agir avec la ruse du renard et la force du lion : le renard déjoue les pièges, le lion effraye les loups. Machiavel précise (pour convaincre un lecteur catholique, donc a priori persuadé de l'idée que l'homme est un être peccamineux sans doute, déchu sûrement, mais toutefois créé à l'image de

de' suoi soldati venerando e terribile ; e senza quella, a fare quello effetto le altre sua virtù non li bastavano.» *Ibid. loc.*

¹⁴³ Machiavel revient sur cette différence entre les deux hommes dans le *Discours sur la première Décade de Tite-Live* (III, 21) : «Donde nacque che Annibale con diverso modo di procedere da Scipione fece quelli medesimi effetti in Italia che quello in Ispagna.»

¹⁴⁴ Quintus Pleminius.

¹⁴⁵ «E che sia vero che l'altre sua virtù non sarebbono bastate, si può considerare in Scipione, rarissimo non solamente ne' tempi sua ma in tutta la memoria la delle cose si sanno, dal quale gli eserciti suoi in Ispagna si rebellorono. Il che non nacque da altro che dalla troppa sua pietà, la quale aveva data a' suoi soldati più licenza che alla disciplina militare non si convenia. La qual cosa li fu da Fabio Massimo in Senato rimproverata, e chiamato da lui corruttore della romana milizia. E Locrensi, sendo stati da uno legato di Scipione destrutti, non furono da lui vendicati, né la insolenzia di quello legato corretta, nascendo tutto da quella sua natura facile ; talmente che volendolo alcuno in Senato excusare disse come egli erano di molti uomini che sapevano meglio non errare che correggere li errori. La qual natura arebbe col tempo violato la fama e la gloria di Scipione se egli avessi con essa perseverato nello imperio, ma vivendo sotto el governo del Senato, questa sua qualità dannosa non solum si nascose ma li fu a gloria.» (ch. XVII).

¹⁴⁶ «Queste parte è stata insegnata a' principi copertamente alli antichi scrittori : li quali scrivono come Achille e molti altri di quelli principi antichi furono dati a nutrire a Chirone centauro, che sotto la sua disciplina li custodissi. Il che non vuole dire altro, avere per precettore uno mezzo bestia e mezzo uomo, se non che bisogna a uno principe sapere usare l'una e l'altra natura : e l'una senza l'altra non è durabile.» (ch. XVIII).

Dieu ?) que son conseil ne serait pas de saison si tous les hommes étaient gens de bien, mais comme ce sont de tristes sires¹⁴⁷ il n'y a pas d'autres votes à suivre que la ruse ; qu'un prince ne respecte pas sa parole est justifié par le fait que ceux qui pourraient éventuellement le lui reprocher auraient été les premiers à faire de même s'ils s'étaient trouvés à sa place¹⁴⁸. Qu'un prince change d'opinion et de comportement au gré de la fortune est plus à louer qu'à blâmer¹⁴⁹.

Finalement ces développements contenus dans les chapitres XVII et XVIII viennent utilement compléter les raisonnements tenus¹⁵⁰ à partir des exemples d'Agathocle et de Nabis, et conduisent à ce qui sera la conclusion de Machiavel sur ce point au chapitre XXIV¹⁵¹. Certains hommes habiles et lucides, comme Philippe de Macédoine¹⁵², surent résister à bien plus forts qu'eux ; leur secret était simple : ils étaient hommes de guerre, avaient fait taire leurs barons et s'étaient fait respecter du peuple¹⁵³. Ce qui importe, ce n'est donc pas d'être aimé ou craint ; il faut créer un rapport tel que le prince échappe à la condition du vulgaire : aimé par ceux qui doivent l'aimer, craint par ceux qui doivent lui obéir, habile comme un homme et rusé comme une bête, infallible toujours et sachant s'adapter, tel est le prince de Machiavel, telles sont les leçons que lui fournit l'antiquité. Il doit pouvoir tenir la situation en mains. Encore une fois, la vieille notion romaine de *virtù*¹⁵⁴ donnera la mesure des choses.

C'est au chapitre XIX que Machiavel dégage les conséquences des faiblesses du prince. Sa démonstration repose sur une analyse de l'histoire romaine. Le chapitre est ainsi conçu : quelques réflexions générales au départ permettent à Machiavel de cerner son propos (pour que les hommes soient contents, le prince doit les laisser jouir de leurs biens et de leur

¹⁴⁷ «E se gli uomini fussino tutti buoni, questo precetto non sarebbe buono ; ma... sono tristi...» *Ibid. loc.*

¹⁴⁸ «... perché... non la osservarebbono a te, tu etiam non l'hai ad osservare a loro.» *Ibid. loc.*

¹⁴⁹ «E pero bisogna che egli abbi uno animo disposto a volgersi secondo ch'e venti della fortuna e le variazioni delle cose li comandano...» *Ibid. loc.*

¹⁵⁰ *Cf. supra.* p. 33-34.

¹⁵¹ «Cur Italiae principes regnum amiserunt.»

¹⁵² Machiavel précise que ce n'est pas le père d'Alexandre qu'il vise, «ma quello che fu vinto da Tito Quinto», c'est-à-dire Philippe V, vaincu par Titus Quintus Flaminius à Cynocéphales en 197 av. J.C.

¹⁵³ «... nondimanco per esser uomo militare e che sapeva intrattenere el populo e assicurarsi de' grandi...» *Ibid. loc.*

¹⁵⁴ «E quelle difese solamente sono buone, sono certe, sono durabili, che dependano da te proprio e dalla virtù tua.» *Ibid. loc.*

honneur ; il n'aura alors qu'à combattre l'ambition de quelques-uns)¹⁵⁵ et de rappeler au prince qu'il doit être un modèle¹⁵⁶. Les dangers qui menacent le prince sont à la fois intérieurs et extérieurs, et pour être véritablement indépendant, pour être tout à fait empereur en sa principauté, le prince doit lutter sur ces deux fronts : les dangers extérieurs pouvant être facilement surmontés si l'on se souvient de l'exemple de Nabis de Sparte (et des conseils de Machiavel...)¹⁵⁷ ; quant aux dangers extérieurs ils se manifestent le plus souvent par une conjuration. Ce péril est parfaitement évitable, d'une part parce que peu de complots se sont en fait révélés dangereux¹⁵⁸ ; d'autre part, parce que le vrai danger vient de la haine et du mépris¹⁵⁹ que le prince inspire : il ne faut pas chercher d'autre cause à la chute de nombreux empereurs romains. Pour convaincre, Machiavel tire argument des méthodes de gouvernement, mais surtout des échecs rencontrés par tous les empereurs qui se succédèrent de Marc-Aurèle à Maximin¹⁶⁰ ; il met l'accent sur une différence fondamentale : celle qui existe entre les princes nouveaux et ceux qui ont acquis le pouvoir par droit héréditaire¹⁶¹. Mais en fait, ce clivage n'apparaît qu'au moment de la conclusion ; il est destiné à permettre à Laurent de Médicis de bien comprendre ce que Machiavel veut lui dire. Un prince nouveau doit agir en deux étapes : tout d'abord il doit posséder les qualités de Septime Sévère pour accéder au pouvoir ; ensuite il doit faire preuve des qualités de Marc-

155 «... e qualunque volta alle universalità delli uomini non si toglie né roba né onore, vivono contenti, e solo si ha a combattere con la ambizione dipochi, la quale in molti modi e con facilità si raffrena.»

156 «... uno principe... debbe... ingegnarsi che nelle azioni sua si riconosca grandezza, animosità, gravità, fortezza.»

157 «... e quando pure quelle di fuora movessino, s'egli è ordinato e vissuto como ho detto quando non si abbandoni, sempre sosterrà ogni impeto, come io dissi che fece Nabide spartano.»

158 «E per esperienza si vede molte essere state le conjure, e poche avere avuto buon fine.»

159 «... l'odio o il disprezzo.»

160 A savoir : Marc-Aurèle, Commode, Pertinax, Septime Sévère, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre Sévère et Maximin. Il précise, vers la fin du chapitre, qu'il ne parlera ni d'Héliogabale, ni de Macrin, ni de Didius Julianus, «quali per essere al tutto contennendi si spensero subito» ; mais si les deux premiers figuraient tout de même dans la liste donnée au départ, ce n'était pas le cas du troisième, qui n'apparaît qu'une autre fois dans le chapitre, de manière incidente («conosluto Severo la ignavia di Juliano imperatore...»). Machiavel omet donc, dans cette liste, Didius Julianus et Géta. Ne pouvait-il réellement tirer aucun enseignement des actes de Didius Julianus, acquéreur d'un empire mis à l'encan et tué soixante-dix jours plus tard pour n'avoir pas payé le prix convenu, ni de ceux de Géta, frère de Caracalla et son associé au trône, assassiné par lui (qu'il avait tenté de faire empoisonner) dans les bras de leur propre mère ?

161 V. ch. XIX *in fine*.

Aurèle pour conserver glorieusement son autorité¹⁶². C'est pourquoi, au lieu de suivre l'ordre retenu par Machiavel¹⁶³, nous verrons la différence qui sépare l'héritier d'une principauté du conquérant d'un Etat.

Autant Marc-Aurèle¹⁶⁴ eut des goûts modestes, aima la justice, détesta la cruauté et agit toujours avec humanité et bienveillance, autant Caracalla¹⁶⁵ et Commode¹⁶⁶ furent très rapaces et très féroces.

Parce qu'il ne devait rien au peuple ni aux soldats, ayant reçu l'empire par héritage, Marc-Aurèle vécut et mourut très honoré car il possédait les plus grandes qualités¹⁶⁷. Bien qu'il fût de la meilleure trempe et qu'il sût ainsi gagner l'admiration du peuple et des soldats, Caracalla parvint à se faire haïr de tous : trop de massacres, trop d'assassinats finirent par inquiéter tout le monde, son entourage y compris, ce qui lui valut d'être assassiné par un centurion au milieu de ses troupes. Caracalla est moins tombé victime d'un sort contraire que sanctionné pour ses erreurs : les assassinats politiques sont certes toujours possibles, et pour qui ne craint point pour ses jours, il est aisé de mettre fin à la vie d'un prince ; néanmoins la rareté de pareils forfaits permet de les ranger au nombre des maux exceptionnels. En revanche l'impardonnable erreur de Caracalla a été de faire périr le frère d'un centurion et de le conserver, lui, dans sa garde personnelle tout en le menaçant tous les jours. De cet exemple, Machiavel tire la règle suivante : le prince doit se garder de porter atteinte gravement à l'un quelconque de ses serviteurs en le maintenant à son service¹⁶⁸. Commode enfin, pourtant favorisé du sort puisque héritier de Marc-Aurèle, mais affligé d'un tempérament cruel et bestial¹⁶⁹, et surtout soucieux de s'attacher ses troupes de n'importe quel moyen, n'hésita pas à descendre lui-même dans les arènes et à combattre avec les gladiateurs ; cela lui valut

¹⁶² «Pertando uno principe nuovo, in uno principato nuovo, non puo imitare le azioni di Marco, né ancora é necessario sequitare quelle di Severo : ma debbè pigliare da Severo quelle partiche per fondare al suo stato sono necessarie, e da Marco quelle che sono convenienti e gloriose a conservare uno stato che sia di già stabilito e fermo.»

¹⁶³ 1. Ceux qui, comme Marc-Aurèle, Pertinax et Alexandre Sévère furent «di modesta vita, amatori della iustitia, inimici della crudeltà, umani e benigni». 2. Septime Sévère, Caracalla, Commode et Maximin, tous quatre «crudelissimi e rapacissimi.»

¹⁶⁴ Désigné comme seul successeur d'Antonin dont il était le fils adoptif et le gendre.

¹⁶⁵ Héritier de son père Septime sévère, après avoir été son associé au pouvoir.

¹⁶⁶ Fils et héritier de Marc-Aurèle, qui l'avait lui aussi associé à son pouvoir.

¹⁶⁷ «... sendo accompagnato da molte virtù che lo facevano venerando...»

¹⁶⁸ «Debbe solo quardarsi di non fare grave iniuria ad alcuno di coloro de' quali si serve e che gli ha d'intorno al servizio del suo principato.»

¹⁶⁹ «... crudele e bestiale...»

haine et mépris. Il périt assassiné. La leçon à retenir est simple : le prince ne doit pas se montrer indigne.

Il ne suffit donc pas à un prince d'hériter d'un trône pour être apte à s'y maintenir. Ses qualités personnelles d'humanité ou de cruauté ne sont pas en soit déterminantes pour son succès au gouvernement. Ce qui fera le bon prince, ce sera l'utilisation intelligente de la situation.

Et les princes nouveaux ? Pertinax¹⁷⁰, prince honnête, et Alexandre Sévère¹⁷¹, empereur plein de mansuétude, eurent moins de félicité que le farouche Septime Sévère¹⁷² ; Machiavel les rapproche du féroce Maximin¹⁷³. Ici non plus, l'humanité ou la cruauté du prince ne détermineront pas l'échec ou la réussite de ce dernier.

En fait, Pertinax s'attira l'hostilité de l'armée par maladresse : affligé de la licence qui sévissait dans les troupes, Pertinax s'employa à les réformer : il le fit maladroitement car il voulut imposer ses ordres à des troupes qui ne l'avaient pas désiré comme empereur¹⁷⁴. On lui tint d'autant plus facilement tête que c'était un prince âgé : au lieu de souligner les vertus que son âge aurait pu lui conférer (pensée commune dans l'antiquité, mais que Machiavel ne relève pas), on lui fait porter sa vieillesse comme un fardeau¹⁷⁵. Machiavel note simplement que les meilleures actions peuvent susciter autant de haine que les plus mauvaises¹⁷⁶ ; c'est-à-dire que seul compte, en définitive, le résultat. Le prince doit privilégier le but à atteindre et adapter son comportement au contexte dans lequel il agit : s'il faut s'appuyer sur des personnages corrompus, quels qu'ils soient (peuple, soldats ou nobles), il serait déplacé d'agir avec moralité¹⁷⁷. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de l'assassinat d'Alexandre Sévère. Qu'il fût empli de bonté, nul ne songera à le nier puisque en quatorze années de gouvernement il ne condamna jamais arbitrairement à mort, mais qu'il fût un bon prince, Machiavel en doute : en effet, par manque de fermeté, il se

¹⁷⁰ Préfet de Rome, il fut porté à la pourpre impériale par les prétoriens.

¹⁷¹ Associé d'Héliogabale, il sera proclamé empereur à la mort de celui-ci.

¹⁷² Elu empereur par ses soldats en Pannonie.

¹⁷³ Elu empereur par ses soldats à la mort de Sévère Alexandre.

¹⁷⁴ «Ma Pertinace, creato Imperatore contro alla voglia de soldati, li quali sendo usi a vivere licenziosamente sotto Commodo, non poterono sopportare quella vita onesta alla quale Pertinace gli voleva ridurre, onde avendosi creato odio...»

¹⁷⁵ «... e a questo odio aggiunto al disprezzo sendo vecchio...»

¹⁷⁶ «E qui si debbe notare che l'odio s'acquista così mediante le buone come le triste.»

¹⁷⁷ «... perché quando quella università, o popolo o soldati o grandi che sieno, della quale tu giudichi per mantenerli avere bisogno è corrotta, ti conviene seguire l'umore suo per satisfarli, e allora le buone opere ti sono nimiche.»

laissa gouverner par sa mère, ce qui dressa l'armée contre lui¹⁷⁸. L'urgence aurait consisté pour lui à tenir les troupes, non point à exercer le pouvoir avec justice.

Pourtant Machiavel ne conclut pas qu'un prince nouveau doit être nécessairement cruel. Les deux exemples contradictoires de Septime Sévère et de Maximin le prouvent. Le premier possède la *virtù*¹⁷⁹ ; c'est pourquoi il put se faire respecter des militaires et du peuple : c'est pourquoi il ne connut pas une triste fin. Ces qualités sont celles du renard et du lion : renard parce que, menacé en Asie par Pescennius Niger¹⁸⁰ qui s'était fait nommer empereur, menacé en Occident par Decius Albinus¹⁸¹ qui guignait lui aussi l'empire, il sut duper suffisamment le second pour attaquer le premier, avant d'anéantir à son tour celui qu'il avait dupé. Lion, parce qu'il sut si bien terroriser le sénat que ce dernier le proclama empereur à la place de Didius Julianus. Pour cette double vertu, Machiavel recommande les actions de Septime Sévère à un prince nouveau¹⁸² ; ses exactions auraient pu lui valoir la haine du peuple, mais en fait il eut le talent de déjouer l'hostilité¹⁸³. En revanche, lui aussi cruel, Maximin échoua, et ceci pour deux raisons : il était de vile extraction¹⁸⁴ – mais Laurent, duc d'Urbino, neveu du pape, est un Médicis – et on lui fit une réputation de férocité à la suite des atrocités commises par ses préfets¹⁸⁵.

Par conséquent, Machiavel puise dans l'antiquité des exemples éloquentes qui devraient permettre au prince nouveau de savoir éviter les écueils ; loin de dresser le portrait d'un prince idéal, le secrétaire florentin démontre de quelle manière la réalité politique passe par une adéquation cohérente entre les armes dont on dispose et le contexte dans lequel on agit. Là est l'utilité de la référence à l'antiquité.

178 «... non dimanco sendo tenuto effeminato e uomo che si lasciassi governare alla madre, e per questo venuto in disprezzo, conspro in lu lo esercito e ammazzollo.»

179 «... perché quelle sua virtù lo facevano nel conspetto de' soldati e de' populi sì mirabile, che questi rimanevano quodammodo attoniti e stupidi, e quelli altri reverenti e satisfatti.»

180 Légat de Syrie, il sera proclamé empereur par ses soldats à la mort de Pertinax, alors que Septime Sévère était élevé sur le pavois par les légions d'Illyrie.

181 Decimus Claudius Septimus Albinus, commandant en Bretagne, se fait proclamer empereur en même temps que Septime Sévère.

182 «E perché le azioni di costui furono grandi e notabili in uno principe nuovo...»

183 «... perché la sua grandissima reputazione lo difese sempre da quello odio che e populi per le sue rapine avevano potuto concipere.»

184 «... essere vilissimo per avere già guardato le pecore in Tracia...»

185 «... avendo nello ingresso del suo principato differito lo andare a Roma ed intrare nella possessione della sedia imperiale, aveva dato di sé opinione di crudelissimo, avendo per li sua prefetti, in Roma e in qualunque luogo dello imperio, esercitato molte crudeltà.»

2. Machiavel et le problème de la transcendance

On pourrait s'arrêter au constat qui vient d'être fait : le florentin trouve dans les grands exemples des modèles d'action. Il définit donc, grâce à eux, une pensée politique réaliste. On ne peut en rester là. D'une part certains emprunts à l'antiquité ne constituent pas un recueil de types de comportements ; ainsi, lorsque Machiavel se réfère à la notion de *fortuna*, il ne propose plus d'imiter, il invite à comprendre. D'autre part, à travers certains exemples, il rend compte de la *virtù* sublime de son modèle ; c'est qu'il vise en l'occurrence un attribut essentiel du prince : le charisme. Charisme sans Dieu, puisqu'il ne dit jamais que la Providence éclaire les hommes supérieurs qu'il loue¹⁸⁶.

L'exemple précité d'Agathocle¹⁸⁷ démontre que la fortune n'est pas indispensable aux actions du prince : Agathocle s'empara du pouvoir par audace (il rassembla le peuple et le sénat de Syracuse et, sur son ordre, ses soldats égorgèrent les plus encombrants des habitants de la ville : les sénateurs et les plus riches des citoyens)¹⁸⁸, le conserva par absence d'opposition et par bravoure (après la double défaite et le siège que lui infligèrent les Carthaginois, Agathocle contre-attaqua si bien qu'il porta la guerre en Afrique et que Carthage dut lui délaisser la Sicile)¹⁸⁹. Dans le cas d'Agathocle, le mot *fortuna* semble bien signifier « chance » ; Machiavel écrit en effet : si tu considères ses actions et sa vie, tu verras que la fortune n'y joue pas un grand rôle, puisqu'il ne parvint pas au principat par la faveur d'autrui¹⁹⁰. C'est la chance que procure, non la faveur divine, mais la protection humaine. En effet l'action de l'homme obéit à un libre arbitre¹⁹¹ qui interdit l'immixtion de Dieu. En cela, Machiavel rompt avec la tradition médiévale.

¹⁸⁶ Il dit bien, au début du chapitre XXV, « che le cose del mondo sieno in modo governate dalla fortuna e da Dio », mais Dieu disparaît ensuite de sa démonstration.

¹⁸⁷ Cf. *supra*, p. 33.

¹⁸⁸ «... rauno una mattina il populo e il senato di Siracusa come se egli avessi avuto a deliberare cose pertinenti alla republica e, ad uno cenno ordinato, fece da' suoi soldati uccidere tutte senatori e gli più ricchi del populo.»

¹⁸⁹ «... in breve tempo libero Siracusa dallo assedio, e condusse a Cartagine inestrema necessità : e furono necessitati accordarsi con quello, essere contenti della possessione di Africa e ad Agatocle lasciare la Sicilia.»

¹⁹⁰ «Chi considerassi adunque le azioni e vita di costui, non vedrà cose, o poche, le quali possa attribuire alla fortuna ; con ciò sia cosa, come di sopra è detto, che non per favore d'alcuno... pervenissi al principato...»

¹⁹¹ Cf. *supra*, p. 30, n. 60.

Mais il ne rompt pas en tout point ; quand il écrit, au chapitre XVIII, que la fortune change selon les vents qui l'animent¹⁹², il reprend en fait des images anciennes issues du mythe de la roue de la fortune. Et que dire quand il note que la fortune, pour grandir spécialement un prince nouveau, lui suscite des ennemis pour qu'il en triomphe¹⁹³ ? Quelle est cette fortune ? Un mauvais génie, par essence transcendant, une divinité vengeresse ou un Dieu bon, mettant à l'épreuve ceux qu'il aime ? Il est évident que Machiavel ne parle pas de « Bien » ni de « Mal » ; en revanche, la logique dans laquelle il s'inscrit est on ne peut plus traditionnelle : fortune inconstante, épreuves, comment expliquer cela sans principe transcendant ? Machiavel ne répond pas vraiment ; il en reste au niveau de la description quasi clinique. On peut certes fort légitimement en conclure que la fortune est ce qui met en situation de pouvoir dominer les obstacles¹⁹⁴ ; c'est un pouvoir¹⁹⁵, c'est la faculté de discernement¹⁹⁶. La force de vaincre, aussi. C'est pourquoi ceux qui perdent leur trône ne peuvent accuser la fortune (entendue comme le sort contraire)¹⁹⁷, mais doivent s'en prendre à eux-mêmes de leur manque de perspicacité ; la fortune mesure en fait un degré de réussite¹⁹⁸.

Globalement, la fortune se présente donc chez Machiavel comme une sorte d'affrontement de l'homme avec le hasard : aux yeux de Raymond Polin, il y a là une idée platonicienne¹⁹⁹. Mais chez Platon, comme le relève Polin, le hasard et l'occasion s'associent à un dieu pour diriger les affaires des hommes. Machiavel, qui supprime la dimension divine, se place dans une logique athée à tendance spiritualiste. Ce qui se vérifie amplement si l'on met en regard ces deux notions indissociables que sont *fortuna* et *virtù* :

¹⁹² Cf. *supra*, p. 43, n. 149.

¹⁹³ «... e pero la fortuna, massime quando vuole fare grande uno principio nuovo... li fa nascere de' nemici...»

¹⁹⁴ Cf. *ibid.*, p. 50-51.

¹⁹⁵ «In Machiavelli Fortune is not the impulse itself, but the power controlling that impulse, or rather the power controlling the objective attendant circumstances, which he defines as the occasionne.» Vincenzo Cioffari «The Function of Fortune in Dante, Boccaccio and Machiavelli», in *Italica*, 24, 1947, p. 9.

¹⁹⁶ «It is rather the choice of that which is advantageous for the proposed end in view.» *Ibid.* loc.

¹⁹⁷ «Pertanto questi nostri principi che erano stati molti anni nel principato loro, per averlo dipoi perso non accusino la fortuna ma la ignavia loro...»

¹⁹⁸ Selon J.-F. Duvernoy, «La fortune mesure la distance qui sépare l'entreprise d'une volonté et la réussite d'une œuvre», *op. cit.*, p. 68.

¹⁹⁹ R. Polin : «Platon et Aristote dans la pensée politique et juridique au XVIème siècle : les régimes politiques et l'imitation des Anciens chez Machiavel», in «Platon et Aristote à la Renaissance...» *op. cit.*, p. 160.

face à la fortune, donnée du moment, matérialisation d'une épreuve à subir, la *virtù*, entendue comme un ensemble de qualités civiles et non militaires²⁰⁰, constitue l'arme de la riposte²⁰¹. Machiavel redéfinit un manichéisme inégalitaire d'un type original, puisque cerné à partir d'un affrontement empirique et non d'un a priori philosophique, parfaitement classique dans ses rouages de fonctionnement, dans la mesure où le Bien ne peut exister sans le Mal (la *virtù* n'est pas sans la *fortuna*), mais athée en définitive, relevant plus du hasard et de la nécessité que de la révélation. Comme pour le sophiste : l'homme est la mesure de toute chose et seules les armes procurées par la *virtù* personnelle permettent d'être « le capitaine de son âme »²⁰².

Pseudo-médiévale, cette fortune peut-elle se rapprocher de la *fortuna* des Anciens ? Difficilement, parce que dans la pensée romaine *fortuna* et ordre divin sont liés. Chez Machiavel, la fortune n'est pas une Providence²⁰³ ; « Personne ne sait de qui elle est fille, ni de quelle race elle est née »²⁰⁴. Il reste donc à admettre cette idée que, différente par ses manifestations de l'ordre humain du monde et différente par sa nature d'un ordre cosmique que Machiavel récuse, la fortune renvoie à un irrationnel sans Dieu que Protagoras avait déjà fort bien mis en avant, dans cette formule : « Quant aux dieux, je ne puis savoir ni si ils sont, ni si ils ne sont pas. »

C'est pourquoi Machiavel « sacralise le politique lui-même »²⁰⁵. La *virtù* des hommes engendre l'Etat, création *ex nihilo*. Devenu demiurge, l'homme

²⁰⁰ V. à ce sujet la réponse de I. Hanaford à Neal Wood dans son article : « Machiavelli's concept of virtù in the Prince and the Discourses reconsidered », in *Political Studies*, XX, 1972, p. 185 sq. : « The purpose of this paper will be to argue... that Machiavelli's concept of virtù is not a military one, that his model of civic life and leadership is not military leadership and that his politico is certainly not analogous to an ironmaster pouring molten metal into the form of a warrior », p. 186.

²⁰¹ A ce sujet-là, J.-F. Duvernoy écrit : « La fortune est ce qui suscite l'opposition de la virtù. Par rapport à cette virtù, elle est une résistance, un obstacle ; mais elle est aussi la porteuse des occasions d'agir... Elle est ce à quoi l'homme affronte son humanité... La fortune appelle la virtù comme son partenaire et comme son répondant. Elle tire son nom de la confrontation : si elle est fortune, c'est pour une volonté qui désire imprimer sa virtù dans le cours du monde et en faire un phénomène de ce monde. » *Op. cit.*, p. 72.

²⁰² « E quelle difesa solamente sono buone, sono certe, sono durabili, che dependano da te proprio e dalla virtù tua. » (ch. XXIV). V. J.-F. Duvernoy, *op. cit.*, p. 66.

²⁰³ V. J.-F. Duvernoy, *op. cit.*, p. 66.

²⁰⁴ Extrait du *capitolo* « De la fortune », cité par J.-F. Duvernoy, *op. loc. cit.* Les « *capitoli* » de Machiavel sont de courtes poésies ; il nous en reste quatre : « De la fortune », « De l'occasion », « De l'ingratitude », « De l'ambition ».

²⁰⁵ J.-F. Duvernoy, *op. cit.*, p. 101.

confine au sacré et se substitue même à Dieu ; on peut dire qu'il est investi d'un charisme d'un type particulier, un charisme sans Dieu. rien d'étonnant dès lors à ce que le seul²⁰⁶ précepteur de prince cité par le florentin soit le centaure Chiron²⁰⁷. Mais que signifie un centaure dans un système athée ? De deux choses l'une : ou bien il faut lire le mythe du centaure comme on le fait habituellement et l'entendre comme une intervention divine dans les affaires humaines ; ou bien il faut le lire différemment et admettre l'idée que l'homme est composé d'instincts et d'attributs qui tiennent à sa nature animale et d'autres qui relèvent de sa dimension d'homme. Pour Léo Strauss, l'imitation de la bête remplace l'imitation de Dieu²⁰⁸ ; à l'imitation de l'homme-Dieu, le Christ, est substituée l'imitation de l'homme-bête²⁰⁹. Machiavel est d'ailleurs très clair quand il explique lui-même le mythe du centaure : avoir pour précepteur un être double, mi-homme, mi-bête, constitue un vivant modèle pour le prince qui devra savoir user de ces deux natures, car l'une sans l'autre n'est point durable²¹⁰. De l'animal, on l'a vu²¹¹, le prince doit s'approprier les qualités supérieures ; parmi les hommes, il doit suivre les hommes supérieurs. Aussi rusé que le renard, aussi fort que le lion, aussi excellent²¹² que Moïse, Cyrus, Romulus et Thésée. Personnages de légende dira-t-on²¹³. Certes, Machiavel use de l'histoire ancienne comme on l'a toujours fait : au titre d'un *exemplum*. Ce qui est original chez lui, c'est la confusion entre modèles bibliques/modèles de l'antiquité païenne²¹⁴ et la quasi substitution des figures de légende aux vertus chrétiennes qu'il rejette, ou du moins qu'il ignore. Romulus ou Thésée, Cyrus ou Moïse sont des substituts aux saints chrétiens, intermédiaires entre les hommes et le prince idéal, modèles d'action et de comportement. Ainsi n'est-il pas faux de conclure qu'au mythe d'une Providence, Machiavel substitue un mythe de l'homme.²¹⁵

²⁰⁶ L. Strauss le souligne à juste titre, *op. cit.*, p. 33.

²⁰⁷ Ch. XVIII.

²⁰⁸ «The imitation of the beast takes the place of the imitation of God.», *op. cit.*, p. 34.

²⁰⁹ «... He replaces the imitation of the God-man, Christ, by the imitation of the beast-man, Chiron.» *Ibid. loc.*

²¹⁰ Cf. *supra*, p. 42, n. 146.

²¹¹ Cf. *supra*, p. 42.

²¹² «... dico che li più eccellenti...» (ch. VI).

²¹³ «Il Machiavelli credeva e verificava nella storia (anche se non si sottreava, in questi casi, ad una ceta tendenza alla idealizzazione) alla esistenza di uomini superiori, particolarmente dotati.» M. Santoro, *op. cit.*, p. 213, n. 1.

²¹⁴ Même sous la Révolution Française, on n'ira pas aussi loin.

²¹⁵ J.-F. Duvernoy, *op. cit.*, p. 60.

Jacques Bouineau

Le prince qui sait conquérir, puis exercer le pouvoir est un héros au sens grec, un intermédiaire entre l'homme et les dieux, entre les hommes et l'Homme idéal. De là à dire que, en l'absence de Dieu (ou de dieux), ce héros ne peut qu'être un surhomme, il n'y a qu'un faible pas à franchir, mais à cette qualification ambiguë, nous préférons celle d'homme quintessentié. L'utilisation de l'antiquité permet à Machiavel de présenter des repères, des exemples de conduite : creuset d'expériences humaines diverses, elle montre les succès et les échecs et offre à celui qui sait la décrypter une grille d'analyse, un code de compréhension du politique.

Jacques Bouineau

ant

L et
tous les l
des philo
considère
de consc
Une anal
modifier
surtout l
révolutio
cette pla
sont pas
l'un des
d'autres
le plus a
évidemm
pense, fa

¹ Cette
et for
peut d
celles